

Henri et Nelly Cadier par leur petite-fille Martine DAVID

Moncoutant, ce 2 septembre 1958.

Chère Cousine,

Tu me demandes de te parler de Tante Nelly et d'Oncle Henri et de notre vie à La Boisardière où tu dois venir passer quelques jours cet automne. Eh bien, je vais te raconter une de nos journées de vacances dans cette grande maison toujours bien pleine.

Christine et moi couchons dans une chambre située au-dessus de la salle à manger. Nous nous réveillons lorsque les odeurs de café et de pain grillé commencent à filtrer à travers le plancher. Nous avons du mal à quitter la chaleur de la couette pour affronter l'humidité ambiante, mais Pépé exige que nous soyons tous au petit-déjeuner lavés, frottés et habillés. Nous nous contentons d'une toilette de chat, car le broc et la cuvette de porcelaine nous paraissent plus décoratifs que pratiques. Quant à l'eau froide, nous l'apprécions peu. Mémée a fini par accepter qu'on lui installe l'eau courante et un chauffe-eau dans sa chambre, mais elle continue à descendre tous les matins son pot de chambre en chantant : "A toi la gloire..." à tue-tête et en pétant bruyamment, ce qui fait dire à papa : "Mieux vaut un pet sonore qui tonne avec éclat qu'une louffe sournoise qui sent mauvais tout bas." Depuis six heures, Mémée est sur le pied de guerre. Elle a exécuté sur sa descente de lit sa gymnastique matinale dans ses sous-vêtements de coton rosé, puis elle a épousseté les meubles avec sur la tête un mouchoir noué aux quatre coins, donné des ordres pour les repas, surveillé l'évolution de ses poires bien alignées dans le placard du petit salon. Les pendules de la maison sonnent les unes après les autres pendant que nous descendons l'escalier et nous arrivons juste au moment où Mémée s'écrie : "Henri, tu m'agaces!" Comme tous les matins, d'une pichenette, Pépé a fait sauter sur la table la tranche de pain que Mémée tenait entre ses doigts. Leurs chamailleries de collégiens ne font que commencer! Pour le petit-déjeuner, nous avons le choix entre le pain frais et les "rôties", que Pépé prépare depuis un bon moment, entre la confiture maison et le miel. Mais ne pas faire honneur au "beurre en masse" serait pour Mémée une offense impardonnable. A dix heures, nous sommes attendus dans le bureau de Pépé pour les devoirs de vacances. Nul n'y échappe, pas même les petits copains qui se trouvent là par hasard. Mémée a beau protester, même Anne qui n'a que quatre ans, prend place autour du vaste bureau carré recouvert de cuir, juchée sur deux gros Larousse. Il est vrai qu'elle se contentera de dessiner et colorier une feuille de la vigne vierge qui couvre la maison et dont les tons dorés, rouges et violets sont en ce moment superbes. Aux plus grands, Pépé dicte le texte du jour en marchant autour de la pièce, en signalant les fautes, en soulignant de la voix les difficultés. Puis il se met à son courrier, tout en surveillant les devoirs d'arithmétique ou de grammaire. Nous sommes toujours impressionnés par le nombre de lettres qu'il écrit ou reçoit chaque jour. Il ne passe certainement pas moins de trois ou quatre heures à écrire, toujours debout devant son pupitre, depuis qu'il s'est cassé le col du fémur et qu'il a du mal à plier sa jambe. Il va, vient, écrit une lettre, fait le tour du bureau, réfléchit, regarde où nous en sommes, nous rappelle que "Plus on va vite, moins on va vite", retourne à ses écritures, s'absorbe dans son travail, alors que nous attendons impatiemment "l'heure du facteur" qui mettra un terme à notre labeur.

Le courrier compte autant pour Mémée que pour Pépé. N'a-t-elle pas sur son calepin l'adresse de Kroutchev et de Kennedy? Et elle entretient encore une correspondance avec son vieil amoureux dont les parents, ayant décrété qu'elle était certainement tuberculeuse et trop malingre pour survivre plus d'un an ou deux, avaient contrecarré les projets de mariage. Ils n'avaient pas vingt ans. Ils en ont tous deux maintenant plus de quatre-vingts et elle est toujours aussi menue! Pépé se moque gentiment d'elle, mais n'en lit pas moins ses lettres, comme il lit les nôtres malgré nos protestations vigoureuses. Il lui arrive aussi, quand il reçoit une lettre de l'un d'entre nous, de nous la renvoyer après avoir souligné en rouge les fautes d'orthographe...

Aujourd'hui est arrivée une lettre de Tante Mary annonçant sa venue prochaine : sourire rayonnant de Pépé qui va revoir sa soeur chérie, sourire plus pincé de Mémée qui a toujours été un peu jalouse d'une distinction et d'une élégance naturelles avec lesquelles elle ne peut rivaliser malgré sa grande coquetterie, ses cols brodés et ses gracieux "bibis", ses broches anciennes et ses sacs raffinés. Lorsque le facteur est parti, Mémée nous donne la liste des courses que nous devons aller faire à Moncoutant. Cette escapade à bicyclette nous plaît beaucoup car tous les commerçants nous connaissent et nous offrent bonbons et gâteries. S'ils oublient, d'ailleurs, nous puisons dans la bourse de Mémée qui, au retour, fait ses comptes au centime près, mais sans se soucier de l'augmentation inhabituelle du prix du paquet de pâtes : "pourvu que ça tombe juste..." Nous en profitons sans scrupule. Pépé, pendant ce temps, va faire son petit tour au potager, avec le regret de ne plus y retrouver ses vieux jardiniers Fanny et Alexandre dont les mains larges comme des battoirs nous impressionnaient tant. Mémée lui court après avec sa canne et son chapeau : "Henri, tu vas prendre froid, ce n'est pas raisonnable!" A midi et demi, le repas est prêt, la soupe est servie. A 12 heures 45, silence! C'est le "Jeu des Mille Francs". Tout le monde écoute Lucien Jenès, le banco et le superbanco en cherchant à répondre aux questions. Puis les conversations reprennent, Pépé nous récite avec l'accent écossais "La gRenouille qui voulait se faiRe aussi gRosse que le boeuf". Un énorme poulet en sauce arrive sur la table. Pépé en profite pour nous raconter l'histoire de ce brave homme qui lui avait offert pour quelque service rendu un poulet un peu déplumé. "Ce poulet étant une vieille poule fut relaxé, car non coupable!" Heureusement, le nôtre est "coupable" et nous le

dévorons; comme Roland se sert un peu trop, il se fait rappeler à l'ordre : "Je ne savais pas que goulou prenait deux l (ailes)!" Sylvaine et Yeyette (la petite fille de leur vieille bonne Marie que Pépé et Mémée élèvent) profitent de l'excellente humeur ambiante pour arracher l'autorisation d'aller danser samedi soir à "La Sablière", bal populaire local. Paulo, chauffeur attiré de la 2 CV dont Pépé vient de faire l'acquisition, les accompagnera. L'après-midi, à part ceux qui préparent un examen pour septembre, et qui ont droit à une nouvelle séance au bureau, nous avons une liberté totale. Nous avons toujours des amis prêts à nous emmener pour de longues randonnées à bicyclette au cours desquelles nous découvrons de vieux châteaux à moitié abandonnés. Parfois ils nous dénichent une barque et des cannes à pêche et nous voilà partis sur les étangs et les rivières. Les anciennes écuries et le grenier qui recèlent des trésors n'ont plus de secrets pour nous. Il nous arrive de revenir de nos promenades avec des cadeaux d'inconnus qui, eux, savent parfaitement qui nous sommes. L'autre jour, Daniel, a rapporté une motte de beurre pour "Not'Maît"; Pépé a tout de suite identifié le donateur : "Ce ne peut être qu'un catholique, les protestants n'ont qu'un seul maître, Dieu!" Mémée possède plusieurs fermes qu'elle a reçues en héritage, et le respect qu'inspirent les "propriétaires" nous flatte et nous ramène en des temps révolus. Pourtant les liens avec les fermiers sont plutôt fraternels : Françoise, la fille de René et Yvette Guérin, est notre meilleure amie ; Odile, la soeur de René s'occupe de la maison et vit avec nous ; Marthe, l'autre fermière de La Boisardière, la mère de Paulo, est la confidente de tous les secrets de la famille.

Pépé, quant à lui, connaît tout le monde et passe son après-midi à recevoir des gens qui viennent lui demander conseil pour tel ou tel problème personnel ou juridique. Son ancienne profession d'avocat lui permet de constituer des dossiers de défense pour tous ceux qui ne peuvent payer des honoraires ou qui n'osent pas s'adresser à quelqu'un "de la ville". Il continue ainsi à lutter contre les injustices comme il l'a toujours fait, à Pau comme avocat à la Cour, pendant la dernière guerre, surtout, en sauvant tant de gens qui n'ont peut être jamais su qu'ils lui devaient leur passage en Suisse ou en Espagne. D'ailleurs, sa générosité est légendaire, et comme il est capable de donner non seulement sa veste et ses chaussures, mais aussi le manteau ou le vélo de ses enfants, Mémée a très vite compris qu'elle ne pourrait boucler ses fins de mois qu'en se constituant une "cassette" qu'elle continue, dit-on, à cacher entre sa jupe et son jupon.

Les visites remplissent souvent l'après-midi de Pépé. Mémée en profite pour faire avec les petits, Anne et Joël, une bonne sieste. Parfois, nous sommes invités à prendre le thé chez les voisins, les Peyrenoud, qui ont une maison qui ressemble beaucoup à la nôtre, avec un immense jardin. Tante Ninni et Oncle Ferdinand sont charmants, mais Tante Lucie est un peu simplette. Sur le chemin, Pépé se fait un plaisir de nous raconter l'histoire de ce jeune Suisse protestant venu, après une entente entre les familles, pour épouser Tante Ninni. Il sonne, Lucie ouvre la porte : "Mademoiselle Dubé, s'il vous plaît ? - C'est moi!" et Pépé de conclure : "Le Suisse prit ses jambes à son cou. Il court encore!"

Le soir, nous nous retrouvons autour d'un repas plus frugal, mais où ne manquent ni la soupe, ni les fruits. Mémée tâte ses poires pour choisir les plus blettes ou déclare que la compote lui râpe la gorge, ce qui ne l'empêche pas d'en avaler une pleine assiette. L'autre soir, comme arrivaient sur la table les sempiternelles pommes cuites, Pépé a osé émettre un semblant de protestation. "Elles ne sont pas bonnes, mes pommes ?" - Si, mais c'est la troisième fois que..." Il n'a pas eu le temps d'en dire plus, l'assiette a traversé la pièce, Roland a eu juste le temps de se baisser pour ne pas la recevoir sur la tête avant qu'elle aille se fracasser sur le mur du fond. Nous étions pliés de rire et pouffions sous la table, sauf Christine qui pleurait à chaudes larmes, n'appréciant pas le comique de la situation. Elle n'avait jamais assisté à la célèbre scène dite "des soucoupes volantes". Elle a été vite consolée quand elle a vu que Pépé et Mémée sont allés, comme si de rien n'était, finir la soirée dans leurs fauteuils respectifs, de chaque côté de la cheminée. Pour achever de détendre l'atmosphère, nous leur avons demandé de chanter. Pépé a tout un répertoire de chants béarnais, Mémée connaît de nombreuses chansons poitevines, elle a même récemment enregistré un disque en patois. Elle avait pour l'occasion revêtu son costume traditionnel et sa coiffe blanche. D'où lui vient donc cette réputation de chanter si faux qu'un jour où, exceptionnellement, Pépé présidait le culte, il s'était interrompu en plein milieu d'un cantique pour s'exclamer : "Tais-toi Nelly, tu gâches tout!"

Chère Cousine, j'espère que ces quelques lignes ont satisfait ta curiosité. Au premier abord, Pépé te paraîtra sévère et autoritaire - et il l'est! Mais si tu le lances sur le terrain des bonnes histoires, tu le trouveras intarissable et plein d'humour. Quant à Mémée, nous nous moquons parfois de sa naïveté, mais elle déborde tellement de gentillesse qu'elle fait fondre les plus endurcis. Figure-toi qu'elle croit aux "esprits"; nous, nous croyons qu'elle est le "bon génie" de la maison. Tu en jugeras par toi-même.

Amitié et bon séjour à La Boisardière.

Martine Cadier
fille de Jacques - Henri